

Pierre Clastres, Tabu alimentare, obbligo di scambio e legame sociale presso i Guayaki

 gabriellagiudici.it/pierre-clastrestabu-alimentare-obbligo-di-scambio-e-legame-sociale-presso-i-guayaki/

In questo passo di *Interdit alimentaire, échange contraint, et lien social chez les Guayaki* – ora in *La société contre l'état*, 1974 – Clastres spiega il legame tra il divieto posto ai cacciatori di mangiare le proprie prede, l'obbligo universale di dono e la costruzione del legame sociale presso la società tradizionale del Guayaki [traduzione mia, testo originale in coda].

Per il cacciatore Aché c'è un tabù alimentare che gli impedisce formalmente di consumare la carne delle proprie prede:

baï jyvombré ja uéméré : « è vietato mangiare gli animali che noi stessi abbiamo cacciato»,

così che quando un uomo arriva al villaggio, egli condivide il risultato della caccia con la sua famiglia (moglie e figli) **e gli altri membri del gruppo di caccia**; naturalmente, egli non assaggerà la carne preparata da sua moglie. Ora, come si è visto, la selvaggina occupa il posto più importante nell'alimentazione dei Guayaki. Ne risulta che **ogni uomo passa la propria vita a cacciare per gli altri e a ricevere da questi il proprio cibo**. Questa proibizione è strettamente rispettata, persino dai ragazzi non iniziati quando uccidono degli uccelli.

Una delle conseguenze più importanti è che impedisce di fatto [1] la dispersione degli indios in famiglie nucleari: l'uomo morirebbe di fame, a meno di rinunciare al tabù. Bisogna dunque spostarsi in gruppo. I Guayaki, per renderne conto, affermano che mangiare gli animali uccisi con le proprie mani è il modo più sicuro di attirarsi il maleficio. Questo superiore timore dei cacciatori basta a imporre il rispetto che essa fonda: se si vuole continuare a uccidere degli animali, non bisogna mangiarli. **La teoria indigena fa leva semplicemente sull'idea che la congiunzione tra il cacciatore e gli animali morti, sul piano del consumo, implichi una disgiunzione tra il cacciatore e gli animali vivi, sul piano della produzione.**

In realtà, **questa proibizione alimentare possiede anche un valore positivo, in quanto opera come un principio strutturante che fonda la società guayaki come tale**. Stabilendo una relazione negativa tra ogni cacciatore e il prodotto della propria caccia, essa **mette tutti gli uomini nella stessa posizione l'uno in rapporto agli altri, e la reciprocità del dono di cibo si rivela così non soltanto possibile, ma necessaria: ogni cacciatore è allo stesso tempo donatore e ricevente di carne.**

Il tabù sulla selvaggina appare così come l'atto fondativo della scambio di cibo presso i Guayaki, vale a dire come il fondamento stesso della loro società [...] Esso costringe l'individuo a separarsi dalla propria selvaggina, lo obbliga a contare sugli

altri, permettant ainsi au lien social de se resserrer de manière définitive, l'indépendance des chasseurs garantit la solidité et la permanence de ce lien social, et la société gagne en force ce que l'individu perd en autonomie.

Interdit alimentaire, échange contraint, et lien social chez les Guayaki

Il y a pour le chasseur Aché un **tabou alimentaire qui lui interdit formellement de consommer la viande de ses propres prises** :

baï jyvombré ja uéméré : « Les animaux qu'on a tués, on ne doit pas les manger soi-même ».

De sorte que lorsqu'un homme arrive au campement, il partage le produit de la chasse entre sa famille (femme et enfants) et les autres membres de la bande ; naturellement, il ne goûtera pas à la viande préparée par son épouse. Or, comme on a vu, le gibier occupe la place la plus importante dans l'alimentation des Guayaki. Il en résulte que **chaque homme passe sa vie à chasser pour les autres et à recevoir d'eux sa propre nourriture**. Cette prohibition est strictement respectée, même par les garçons non initiés lorsqu'ils tuent des oiseaux.



Pierre Clastres (1934 – 1977)

Une de ses conséquences les plus importantes est qu'elle empêche ipso facto [1] la dispersion des Indiens en familles élémentaires : l'homme mourrait de faim, à moins de renoncer au tabou. Il faut donc se déplacer en groupe. Les Guayaki, pour en rendre compte, affirment que manger les animaux qu'on tue soi-même, c'est le moyen le plus sûr de s'attirer le pané [2]. Cette crainte majeure des chasseurs suffit à imposer le respect de la prohibition qu'elle fonde : si l'on veut continuer à tuer des animaux, il ne faut pas les manger. **La théorie indigène s'appuie simplement sur l'idée que la conjonction entre le chasseur et les animaux morts, sur le plan de la consommation, entraînerait une disjonction entre le chasseur et les animaux vivants, sur le plan de la production.** Elle a donc une portée explicite surtout négative puisqu'elle se résout en l'interdiction de cette conjonction.

En réalité, **cette prohibition alimentaire possède aussi une valeur positive, en ce qu'elle opère comme un principe structurant qui fonde comme telle la société guayaki.** En établissant une relation négative entre chaque chasseur et le produit de sa chasse, elle place tous les hommes dans la même position l'un par rapport à l'autre, et la réciprocité du don de nourriture se révèle dès lors non seulement possible,

mais nécessaire : tout chasseur est à la fois un donneur et un preneur de viande. Le tabou sur le gibier apparaît donc comme l'acte fondateur de l'échange de nourriture chez les Guayaki, c'est-à-dire comme un fondement de leur société elle-même. [...]
En contraignant l'individu à se séparer de son gibier, **il l'oblige à faire confiance aux autres, permettant ainsi au lien social de se nouer de manière définitive, l'interdépendance des chasseurs garantit la solidité et la permanence de ce lien, et la société gagne en force ce que les individus perdent en autonomie.**